

La valeur, l'angoisse du fétiche et le capital

Introduction en guise de résumé

Le travail abstrait

Les travailleurs cèdent leur force de travail pour un *temps* déterminé selon un contrat sur lequel ils ont très peu d'emprise ; en compensation d'un *salaire* qui correspond sensiblement à un « minimum vital » leur permettant d'entretenir leur force de travail, et les distractions permises ; ce minimum vital résulte de la relation comprenant des conditions historiques, sociales et culturelles, fruit de l'indocilité de ces vendeurs de leur temps en vue d'améliorer par un sur-plus ce simple minimum nécessaire pour survivre (nourriture, vêtements, logement, mais aussi repos, éducation, culture, etc.).

Le *modèle* d'existence capitaliste masque l'*achat* de ce temps mis à disposition par l'acheté en vue d'être transformé en force de travail, *modèle* qui est une mise en situation telle qu'elle soumet une fiction désignée comme essentielle à l'échange du travail individuel face à la communauté — c'est-à-dire, des gens pour les gens — comme pure nécessité, la *valeur*, qui transforme ce *temps* d'activité en une marchandise... comme une autre, à ceci près, que ce temps *vivant* n'a plus d'appartenance.

Lorsque je vais au travail, le temps que je mets à disposition de celui qui emploie ce temps qui s'écoule en moi, ce temps, dis-je, ne m'appartient plus, ni par ce que j'en fait ni par ce qui résulte de cet usage : il est devenu *abstrait*. Parce qu'il a été vendu, ce temps a acquit une *valeur* — à partir de laquelle l'employeur peut exploiter une sur-valeur qui est le fondement du capitalisme. Lorsque je « travaille », je n'ai pas l'emploi de mon temps du fait de l'avoir mis à disposition par contrat pour la production d'objets sur lesquels je n'ai aucune emprise : on peut me demander de faire n'importe quoi contre un salaire : tabasser des gens pour les remettre dans le chemin du salariat, fabriquer du fromage, bâtir une centrale nucléaire ou une maison, juger les problèmes de la propriété — sous produit de la valeur —, élaborer ou extraire du sol des poisons, épuiser les océans, ignorer les déchets que génère mon activité, guérir des gens avec des moyens liés à une époque de valeur, etc. Si je ne remplis pas *la* condition princeps du contrat qui me lie à mon patron, mon « salarié », je le romps *de facto*, et me retrouve, dans cette organisation sociale fondée sur ce rapport social, dans la misère, même si je suis disposé à rendre

« honorablement » service aux gens par mon activité vitale. Mais je démunis le « salarié » de mon temps.

En effet, dans le capital, la quantité de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail (c'est-à-dire le labeur nécessaire à la création des biens de subsistance, de formation etc...) est *toujours inférieure* au labeur imposé par les capitalistes aux travailleurs. Le résultat de cet usage de la force de travail est le « surtravail » qui se transforme en sur-valeur. La différence entre le travail effectivement accompli et le travail effectivement rémunéré constitue la « plus-value » (origine du profit), résultante de l'appropriation par le détenteur du capital qui peut le payer, du temps du travailleur, « expropriation du prolétaire par le bourgeois » pour le dire à l'antienne ; tandis que cette plus-value ne peut se réaliser que dans la vente de l'objet, c'est-à-dire, son achat, ici de l'objet dans lequel ce temps a été injecté, produit au cours de ce temps.

L'absolu nécessité du capital de dissimuler cette réalité en va de sa survie. Dissimuler la « plus-value » consiste d'abord à ce que les gens soient *obligés* de « travailler », ensuite ne se parlent pas de *cette* condition sinon qu'à travers les objets qu'ils achètent, et ne peuvent plus se parler de ce qu'ils vivent, en réalité, en transformant tout en images (les rêves sont aussi des images), en simples pensées dont ils ne peuvent plus échanger la teneur par des mots car ils ne dominent plus leur charge affective — quand ce n'est pas leur signification. Pour cela, il est indispensable de dissimuler les notions de *valeur*, de *temps*, de *marchandise*, de *salariat* sous des couches d'images qui en dévient la perception et, *à la fois*, les rendent comme mirifiques, idéales et naturelles à quiconque les évoque.

Seul le travail (le temps passé à une activité dont on ne maîtrise pas le résultat qui ne nous appartient plus par contrat) est la source de la valeur — ce temps transformé en marchandise par le salariat auquel s'ajoute la « plus-value » — ; et dès lors qu'on ne veuille plus travailler ou qu'on veuille savoir ce que l'on veut faire du produit de son activité vitale, on se met au banc de cette société, car il s'agit ici de la source du système capitaliste, et le contrefaire condamne le capitalisme.

Farder la réalité de son fait par des images — la *pub* ! — dissimulent la réalité de son fait, montre que la valeur possède aussi la propriété émergente du *fétichisme* (l'image dans une relation sociale, qui domine celui qui produit cette image) de la marchandise qui vient de ce que :

- la valeur est l'expression d'un *rapport social* de *production* des objets qui se décompose en quatre aspects :

- sa substance (le *travail abstrait* qui représente le travail nécessaire pour la *production* de la marchandise, en sus du travail socialement nécessaire) ;

- sa forme (*l'échangeabilité* qui induit la coordination des producteurs sur un *marché* de marchandises sans organisation préalable) les gens s'en remettent à la circulation des objets dans le cadre concurrentiel d'une l'équivalence généralisée de

la valeur pour établir des liens productifs entre eux : ce sont les *objets* (et non plus les relations sociales) qui déterminent la réalité de leur existence ;

- sa grandeur (la *quantité* de travail abstrait déterminée par l'état des forces productives, leur docilité salariée)

- et sa raison (la *qualité* du fétichisme qui justifie l'ensemble de sa caractéristique sociale, comme *réalité* sociale).

La valeur n'a donc de sens que dans le cadre d'une économie de marché. Aujourd'hui, cette valeur ne justifie plus qu'elle-même dans ses propres transactions : l'argent servant aux transactions matérielles, liées aux objets, représente à peine 4 %, les 96 % restant sont des transactions liées à l'argent lui-même, ce qu'on nomme la spéculation.

Car plus l'histoire économique avance (le temps), plus s'accroît le *volume du capital* au détriment du volume de travail par simple proportionnalité. Cette augmentation de l'intensité capitaliste de la composition organique du capital conduit à la « baisse tendancielle du taux de profit », étant donné que le capitaliste n'est capable d'exploiter que le travailleur (avec la plus-value), et nullement la machine ¹ : de toutes les façons, le capitalisme est condamné, encore faut-il que ce soit volontaire, c'est-à-dire, issu de ceux qui le créent réellement, par leur activité lorsqu'ils refusent de la salarier, ne serait-ce que pour amoindrir les horreurs environnementales, affectives et sociales liées à son agonie.

Le fétichisme de la valeur

Le *fétichisme de la valeur* est un phénomène *social* exclusif au capitalisme, par lequel une marchandise sert de support aux relations entre les êtres de sorte que cette

¹ Dans son ouvrage majeur intitulé *Essais sur la théorie de la valeur de Marx* (1928), Isaak Rubine replace la théorie du fétichisme de la marchandise au cœur de la théorie marxienne de la valeur.

L'appellation et le concept de fétichisme de la marchandise fut repris par de nombreux auteurs, qui en changèrent la signification.

Par ailleurs, la théorie du fétichisme sexuel de Sigmund Freud (l'objet est investi de sentiments humains et s'accapare de ces sentiments exclusivement) conduisit à de nouvelles interprétations du fétichisme de la marchandise.

Georg Lukács a développé son propre concept, voyant dans la réification (concept approchant le fétichisme de la marchandise en transformant en objet quelque-chose qui ne l'est pas) l'obstacle clé au développement de la conscience de classe. Son travail eu une certaine influence sur les philosophes Guy Debord et Jean Baudrillard.

Le concept de *société du spectacle* (l'organisation sociale de la marchandise) développé par Guy Debord est un parallèle et un complément de l'analyse de la marchandise de Marx.

Jean Baudrillard a développé le concept pour expliquer les sentiments subjectifs qu'éprouve le consommateur envers les biens de consommation. Il s'est intéressé à la mystique culturelle qu'ajoute la publicité sur les produits qu'elle vante, et qui encourage le consommateur à les acheter dans l'illusion de s'approprier ses vertus. La notion du *signe* chez Baudrillard est également construite sur le modèle de Marx.

D'autres comme Thorstein Veblen ont développé des théories sur les *signes de puissance* que peut envoyer une marchandise particulière pour tenter de satisfaire sans fin les Danaïdes d'un égo vidé d'affection.

valeur façonne leur production et les facteurs de distribution, donnant ainsi l'apparence que les rapports d'objets (production et distribution des biens) finalisent des rapports sociaux.

En relation immédiate avec le fétichisme, la valeur attribuera à un objet une relation sociale supérieure à celle dont les êtres sont directement capables.

Plus particulièrement, le fétichisme de la valeur décrit la confusion relative au mode de production capitaliste des biens, entre les relations sociales et les marchandises.

Une *marchandise* est un objet destiné à être échangé contre de l'argent en vue de faire par le vendeur un *sur-prix* ; c'est un objet intermédiaire entre deux porteurs d'un objet commun, l'argent, destiné à produire *plus* d'argent. La marchandise n'a pas précisément de corps (ce peut être n'importe quoi : une vertu, un objet, du temps humain, une idée, etc.), mais essentiellement une âme : le sur-prix, ou plus-value ; et cette âme, ce fétiche, n'est présente que dans la tête d'une personne qui veut à tous prix lui donner réalité.

Dans la société capitaliste, la production des biens s'exécute à l'exclusive destination de l'échange, dans des unités de production séparées et en concurrence les unes avec les autres. La production est dirigée directement par des propriétaires de moyens de production qui sont des producteurs marchands isolés ; et non selon les besoins globaux de la société. La société capitaliste règle directement l'activité *vitale* de la société (et on en voit le résultat plutôt mortifère) qu'elle transforme en travail, des êtres qui la composent, et en les excluant du processus d'élection de ce qui devrait être produit, en quelle quantité et comment et pourquoi, par contrat, le salariat. Le salariat est, nous l'avons dit, la source princeps de la création de la valeur, en instituant, par contrat, la plus-value comme la condition *sine qua non*.

Les liens sociaux entre les unités de production s'opèrent uniquement par l'entremise du *marché* où se réalisent les échanges de marchandises (ces marchandises pouvant être tout ce qui s'échange : la « force de travail » comme un corps, comme une idée, une vertu ou comme l'argent, « la marchandise des marchandises ») lesquelles contiennent une substance singulière : la valeur, issue du salariat.

Ce n'est qu'une fois qu'ils ont mis leurs marchandises sur le marché que les producteurs privés peuvent reconnaître si le produit de leur activité (ou celle de qui ils l'ont achetée) correspond aux exigences sociales, et si leur mode de production *particulier* est adapté au mode de production social au regard de la plus-value réalisée. Le marché accomplit donc une régulation de la production *sociale* par et pour des intérêts particuliers, s'opérant *exclusivement par l'échange* des marchandises et du profit, de la valeur supérieure, qui en découle : dans cet échange, les *êtres* n'y sont présents que comme seuls *intermédiaires*.

Tous les rapports de production sont fondamentalement sociaux, mais cet aspect social n'apparaît être qu'une relation entre des objets dotés d'une substance

abstraite (la valeur), en tant que marchandises. Il en résulte que la marchandise devient la base de ce rapport de production pré-déterminé : la socialisation par la marchandise.

La marchandise des marchandises, l'argent concrétisant la valeur, devient l'objet fétiche, *esprit* dans les esprits, ayant pour fonction d'assurer la coordination de la production de toute la société par le *déchet* régulé au cours de la distribution, et elle le fait en voilant le caractère social de la production et de la distribution, en s'imposant comme le principe de ce rapport, par la dissimulation de ce rapport lui-même, comme supérieur à ceux qui procèdent à cet échange.

Le fétiche n'est pas seulement un report de l'affectivité sur un objet en lui attribuant une efficacité supérieure à la sienne sur la réalité — cet objet se trouvant alors doté d'une force qui est plus intense que celui ou celle qui lui donne cette force — le fétiche est une force affective reportée sur un objet par un Autre et vous oblige à le considérer comme tel : *le fétichisme est une relation sociale médiatisée par l'objet.*

Dans le capitalisme, les relations sociales sont réalisées par l'échange des marchandises sur un marché qui semble décider de lui-même qui fait quoi, pour qui et comment, suivant la réalisation de la valeur qui résulte de ces échanges associé au *désir d'achat*, fut-il l'objet ridicule. Les relations sociales (liées intimement à un mode spécifique de satisfaction affective) deviennent ainsi confondues avec la marchandise et ses mouvements ; marchandise alors supérieure aux possibles humains, et qui devient, en tant que supérieure à ceux-ci, le fétiche de ses propres possibles sur la vie.

Les hommes, privés de leur conscience sociale (qui fait quoi, comment et pour qui, *ensemble*), deviennent aliénés par leur propre activité : ce travail sur lequel ils n'ont plus de maîtrise. Dans le capitalisme, la régulation sociale ne se fait pas pour les êtres, mais pour les objets qui dominent ainsi les êtres et leur sociabilité.

Entretenir une confusion entre les diverses significations du mot « valeur » (d'usage ou d'échange) entretient le secret de son mode de production : le travail. La complexité qui entoure la signification sociale de la valeur, floute du même temps la complexité de pouvoir s'en défaire : la valeur cachée en trois endroits simultanés : dans son contenu, son contenant et le mouvement de ce contenant, la marchandise.

L'objectif premier de la valeur est donc de maintenir les gens à l'exécution d'une tâche salariée, le travail abstrait, aussi inutile, bête et destructrice soit-elle, en induisant de nouveaux besoins tout aussi futiles pour une « survie augmentée » (Guy Debord) derrière laquelle la valeur se cache, comme nouvelle proie que l'on lâche pour son ombre en 3D.

Comme organisation sociale, le fétichisme de la marchandise voile les questions politiques correspondant à ces relations sociales. Ni l'exploitant, ni l'exploité ne sont pleinement conscients de la position politique qu'ils occupent dans la société, ni de leur action réelle sur le monde, ni de leur réelle position relative : étant le

centre de ces relations, tout tourne autour d'elle et les êtres sont rejetées au loin par centrifugation. Encore que les *politiques* se font un régal de maintenir au travail pour protéger cette valeur quantitativement à un maximum possible.

Le fétichisme de la marchandise se traduit par un double mouvement : chosification des rapports sociaux et socialisation des choses.

Puisque les gens sont dominés par sa motricité qui oriente l'ensemble de leurs relations sociales, la valeur se montre comme le *moteur* des relations entre les gens : c'est précisément en ceci qu'elle est un fétiche, qu'elle montre sa puissance sur les esprits et modèle l'affectivité suivant ses garanties improbables.

La valeur en quatre temps

Il me semble que pour sortir du « capitalisme » (l'*accumulation* sous la forme d'argent — vecteur de la valeur — du travail *mort*, autrement dit, du travail *déjà* exécuté pour le capitaliser et le thésauriser) il faut bien prendre conscience de ses vertus, de ses défauts et de son impasse, celle que l'on voit sans fin se repousser, comme si *nous* repoussions le mur contre lequel nous ne voulons pas que ce capitalisme butte et y trouve sa fin.

À priori, lorsqu'on regarde un objet, on y voit une chose et un intérêt. Je veux dire qu'on y voit rarement l'*objet* lui-même en tant qu'*objet* : un bout de ferraille, de bois et le reste. Bien évidemment, il en est ainsi parce que la chose est devenue objet, elle est devenue « humaine », c'est-à-dire qu'elle a été humanisée. Un cas extrême d'humanisation est la transformation de n'importe quoi en objet d'« art » par la *magie* d'un artiste. Je ne dénigre pas ce qui est beau, ni l'artiste, je poursuis un cheminement de mes pensées. Ainsi, un objet n'est pas seulement un agencement moléculaire, une matière ou une forme plus ou moins naturelle modifiée ou non, à l'état brut ou raffiné, etc. : *un objet c'est changé une chose en la chargeant de pensées*. C'est ce qui m'intéresse.

J'extraie de cet objet l'ensemble des pensées qu'il « contient » — entre « » puisqu'il ne contient rien d'autre que ce qu'il est, nous le savons bien : une pensée n'a pas de poids, de consistance matérielle, etc. sinon que réalité d'une *relation sociale*, incluant la satisfaction sociale (dont l'affectivité), la position sociale, la destinée sociale, etc. Je fais un paquet de cet ensemble de pensées que je nomme « *valeur* ».

Quelque soit l'origine du point de vue d'où on se place, on sait que la valeur d'un objet se scinde en deux parties : la valeur « d'usage » et la valeur « d'échange ». Chacune de ces deux valeurs se scinde à son tour en deux autres produits de la pensée :

- la valeur d'*usage* se scinde en valeur d'usage du point de vue de la *quantité* et la valeur d'usage du point de vue de la *qualité*.
- la valeur d'*échange* se change en valeur d'échange du point de vue de la *quantité* et la valeur d'échange du point de vue de la *qualité*.

Une phrase va permettre de synthétiser cette affaire : Je vois 4 sextoyos en bois lissé à 5 euros chaque :

- on sait qu'ils ont été fabriqués par quelqu'un en telle matière : c'est la valeur d'usage quantitative ;

- on sait à quoi servent les sextoys : c'est une valeur d'usage qualitative ;
- on nous dit que chacun d'eux vaut 5 euros : c'est la valeur d'échange quantitative, le prix ;
- et ces 5 euros dénoncent un *rapport* entre celui qui a fait chacun des sextoys (production) et la personne qui va les acquérir (distribution) : ce *rapport social* est la valeur d'échange qualitative.

Un objet se trouve être une « chose » investie de ces quatre éléments qui vont s'additionnés les uns les autres : à partir de la qualité d'usage qu'on lui donne, vient s'y ajouter une quantité ; puis, éventuellement, une valeur d'échange, se manifestant quantitativement par un prix à payer et qualitativement par un *rapport* de personnes qui procèdent à cet échange. On remarque que ce rapport de personnes est médiatisé (passif) par un objet (actif) ; que les personnes ont deux objectifs : l'une est d'acquérir l'objet et l'autre, le moyen d'échange. Deux « objectifs » signifient que les sujets d'un objet et éventuellement un objectif identique : la satisfaction.

Le « capitalisme » se définit et n'existe que par ces quatre facteurs qui transforment absolument tout en « marchandises ». La marchandise n'existe que par la valeur et le capital que par la marchandise.

Je propose donc de distinguer, pour mieux dévoiler la valeur, une valeur de production et une *valeur de distribution* pour m'intéresser à cette dernière qui prend l'argent pour seule réalisation, à travers l'intérêt ou les transactions monétaires, l'objet déjà-là.

Seul l'humain et *le temps qu'il passe* à la transformation des choses en objets, donne la valeur à ces choses. Non pas seulement du point de vue psychologique, en ce sens où il doit accepter de passer *ce* temps, en l'injectant dans la transformation des choses, celui nécessaire à cette transformation, mais aussi dans le fait que c'est *à travers cette transformation* que cette valeur est établie comme moyen général d'échange. Je veux dire que sans le « travail » — cette injection de temps passé à la transformation des choses en objets — humain, il n'y a pas de valeur d'échange. La valeur est établie sur l'ensemble du temps humain passé à cette transformation, que nous appelons communément le « travail ».

Au surplus, la valeur d'échange qualitative dénonce des *rapports sociaux* bien précis :

- qu'une chose ou une matière a été transformée en objet par du temps humain (il y a un demandeur d'ordre et un qui se consacre à cet ordre quelque soit la demande - ceci est très important : l'interchangeabilité de l'exécuteur est la « dépersonnalisation » du capitalisme qui s'éloigne de tout pour la valeur et éloigne de tout par son mouvement ;
- que l'objet a acquis selon ces conditions (le salariat) un prix en vue d'un échange ;
- que ce prix a été établi selon des critères en relations indirectes et différées avec

- d'autres rapports sociaux : des rapports de production et de distribution *extérieurs* ;
- des rapport de production où une partie détient les moyens de production, par exemple, l'usine ou la propriété d'un appartement et d'autres des moyens de distribution où l'autre passe du temps à réaliser soit l'objet soit l'échange sous la forme de la transaction d'une quantité de d'argent d'une main à une autre, d'un compte en banque à un autre, correspondant à ce prix pour en extraire un sur-prix ;
 - cette réalisation se manifeste par la valeur ajoutée au produit (le sur-prix ou plus-value) ;
 - que l'ensemble des relations sociales sont tributaires de ces rapports de production dans lesquels des gens sont dans l'obligation de vivre ;
 - et une organisation sociale que d'aucuns nomment « capitalisme ».

Cet ensemble de rapports sociaux déterminés par la valeur est le capitalisme ; et on peut dire que l'ensemble de nos rapports sociaux sont conditionnés par cette valeur : le *temps* passé à produire une marchandise. Il ne s'agit donc pas d'accommoder le capitalisme à une sauce verte ou orange ou rose, mais de bien comprendre comment nous pouvons cesser de faire exister ces rapports *sociaux* affectivement, socialement, et physiquement délétères qui, eux, déteignent sur la planète, l'amour et le bon-soin.

Valeur et désirabilité

Je ne peux démontrer l'existence d'une « valeur de distribution » que par tautologie ; je veux dire que par soi-même.

On sait que la « valeur de production » est relative à la production d'un objet :

- la matière (elle-même relative à la valeur),
- l'outil ou la machine, l'atelier,
- le temps que passe une personne à transformer cette matière à l'aide cette machine compensée par un salaire et
- un bénéfice (le sur-prix) qui comprend essentiellement le retour sur investissement de la machine et de l'atelier, etc., auquel s'ajoute le sur-plus que le patron se met dans la poche pour le plaisir de se dire qu'il est réellement le chef.

Quant à la « valeur de distribution » d'un objet, ici devenu « produit », elle est relative

- au transport du produit,
- au stockage,
- à la culbute (les sur-prix) des cycles transport-stockage,
- la pub (premier budget mondial, précédent celui de l'industrie d'armement et de la pharmacie),
- la mise en vente et
- la *désirabilité* de ce produit que l'on retourne alors en objet qui correspond à son *achat*.

Nous ne sommes plus vraiment, aujourd'hui, dans ce monde de « valeur d'usage » et « valeur d'échange » en ce sens où on ne produit plus des objets « utiles », mais des objets *désirables* ; et les pauvres pauvres qui en sont restés à cette « valeur d'usage » n'ont que les yeux pour pleurer un tel état, car ne mangeant pas même un pain digne de ce nom, le principe de la production qui leur est applicable dans son implacable dureté, les réduit à ne servir à rien, vu qu'ils n'ont plus d'argent sinon pour n'acheter que ce pain et désirer sans fin.

Je suis d'accord avec les Critiques de la valeur (palim-psao.over-blog.fr) pour ce qui est de constater que la socialité des personnes, dans notre monde, ne passe que par le travail salarié (les gens sont socialement insignifiant s'ils n'ont pas de travail, non pas seulement parce qu'ils sont pauvres et qu'ils vont voter comme on leur dit, et parce qu'ils sont maintenu dans un tel état qu'ils n'ont que des clous à manger, mais aussi parce qu'ils ne servent à rien socialement, et donc ne sont socialement rien),

mais surtout parce qu'ils *n'ont pas* accès à la satisfaction de la désirabilité.

Ceci dit, je cherchais depuis très longtemps un lien entre la valeur et le caractère au sens de Wilhelm Reich et il se situe ici : la désirabilité d'un objet. C'est la cuirasse caractérielle qui permet la soumission au salariat, la soif ou la faim devenues insatiables qui sont l'ultime recours du capital pour assujettir les âmes, comme moyen d'éducation, l'élaboration de ce caractère. La soif d'eau et la faim de pain (production) ; la soif d'amour et la faim d'affection (distribution). Et c'est le caractère, au sens reichien du terme, qui est chatouillé par la publicité, la veulerie de la feuille de paye, l'acceptation de l'iniquité des rapports sociaux tournant autour de la valeur.

La *pratique* de la cuirasse caractérielle est de désirer sans trouver à satisfaire, principalement par l'instillation dans la structure musculaire que tout ce qui vivant, qui bouge, est dangereux, car susceptible de perte de soi. Or l'objet désirable propose toujours de résoudre ce problème de la satisfaction par l'immobilité émotionnelle de la personne qui achète un produit — qui redevient alors un objet « personnel ». L'excitation initialisé par la mode, la publicité — excitation qui est un mouvement émotionnel — se trouve satisfaite par l'acquisition d'un produit qui contient la solution de cette excitation.

Mais imagine-t-on que cette excitation soit satisfaite par un objet (même un sextoy), simplement parce qu'il devient votre « propriété » ? Et quelle « *propriété* » contient cet objet pour qu'il détienne un tel pouvoir, alors qu'il ne s'agira toujours que d'un simple complexe minéral ?². Tout produit sera donc considéré à la vente en relation immédiate avec son caractère de désir, qu'il soit ou non artificiellement augmenté. On va me dire, maintenant, que c'est évident. Oui, c'est évident, mais cela tient sur une structure qui n'a rien de naturelle, sinon que comme système de protection contre un *moindre pire social* socialement acquis, structure émotionnelle intégrée à la musculature de la personne.

La cuirasse caractérielle expliqué par Wilhelm Reich est donc le *joint* entre la valeur de production et la valeur de distribution d'un objet : *sa valeur d'acquisition*. C'est sa désirabilité qui concrétisera la valeur de l'objet en argent, en quantité d'argent que l'on est prêt à « mettre », « investir », dépenser pour l'acquisition de l'objet, d'une idée, d'une vertu, qui lui donne sa valeur « sociale » *et* affective ; affectivité qui trouve sa solution immobile dans cette acquisition. Ce sera dès lors que se socialiseront des individus autonomisés par les objets.

Cette « désirabilité » est cuisiné par différents facteurs qui ne reposent, en fin de

² Je peux comprendre, dès lors, qu'on entrevoie l'avenir de l'humanité dans le seul *minéral*, le « robot », même pour ce qui est de satisfaire l'amour ! hahaha !!! parce qu'on espère réaliser le souhait de se voir dépossédé de ses émotions, comme ce minéral qui en est absolument dépourvu : rêve totalement impossible, à moins d'être mort.

compte, que sur la satisfaction de la cuirasse musculaire, c'est-à-dire, la peur de la vie, de la vitalité et la vivacité de la vie ! libre et responsable d'elle-même.

Valeur et morale

L'objet du capitalisme est de transformer le temps en valeur et de trouver des moyens pour augmenter cette valeur. Il y a une mécanique pour la transformation du temps en valeur et un système pour survaloriser la valeur. On a compris qu'il s'agit ici de la « valeur de production » et là, de la « valeur de distribution ».

Mais il s'agit ici d'une description qui ne tient compte que des aspects matériels du capital, car, bien qu'elle en soit le support indispensable pour ne pas avoir à supporter un nombre de rébellions centuple — je veux dire « avoir l'approbation des gens, ne serait-ce que sur des détails sans importance » —, la morale du capitalisme n'est pas décrit dans le processus de la création de la valeur dans la transformation du temps consacré à la confection d'objets, et la survalorisation de la valeur produite par les entourloupes de l'économie spéculative.

Sous cet aspect des choses, on constate à nouveau deux divisions d'un même noyau : en tant que but, l'objet se divise en valeur quantitative (temps => argent) et valeur qualitative (valeur = + de valeur) qui sont vécues comme un Graal, un voyage, une manière d'atteindre le paradis sur terre tandis qu'on y sème l'enfer, tant chez ses congénères, souvent dès le giron, que dans l'environnement.

Il est indispensable d'avoir l'*assentiment* des gens qui transforment, eux, leur temps en argent et transforment ainsi une matière en valeur, sinon ces deux transformations concomitantes ne s'opèreront pas, ne peuvent pas s'opérer ; et, corrélativement, en l'absence de valeur pour base, la valeur ne peut faire l'objet d'une survalorisation. À noter que cette survalorisation est sans fin : il y a production de valeur à partir de la valeur qui permet à nouveau une survalorisation ; ce que l'on constate aujourd'hui, temps où l'économie spéculative est devenue autonome... et qui se marche sur l'étoile, car son substrat réel, l'objet, résultat de la transformation du temps en argent (salaire) et en valeur (plus-valeur) n'étant plus produit que par des machines ; le temps vivant n'y injecte plus sa substance.

Ainsi, il faut une *structure* mentale pour cette acceptation, structure mentale qui permet d'obscurcir la vision réelle du monde et de sa misère, de celle à laquelle on participe incidemment ; structure « anti-rebellion » par excellence, qui permette de se soumettre pour accepter cet état comme un fait inamovible, détenant sa propre logique acceptable et compréhensible et ensemble qui en donne la parfaite, quoique souvent douloureuse, justification. Au besoin, si cette structure n'est pas assez

efficace, des adjoints de cet « État de fait » se présentent à vous pour vous remettre dans le chemin de cette soumission qui consiste, rappelons-le, à simplement se porter à l'endroit où son propre temps se transforme en argent (le salaire) et en objet en transformant les choses en objets, processus au travers duquel ce temps se transforme en valeur, ici de « production ». Pour autant qu'elle soit intégrée comme individualité qui lui donne comme des variances, on sait que cette structure en générale, correspond à une *morale*, la cuirasse caractérielle d'une société, ici, le capitalisme.

Le plus étrange est que des « gens d'armes », adjoints de cet « État de fait », de cette morale doivent avoir une soumission double des gens auxquels ils veulent imposer la volonté de leur maître. Mais on trouve aussi beaucoup de bureaucrates et de techniciens qui sont dans le coup de la morale dominante, celle du capitalisme, pour que cette structure montre son efficacité pratiquement.

Cette structure caractéro-musculaire permet aussi d'admettre, de « comprendre » la valeur, essentiellement sous son aspect « distribution » (évinçant ainsi la perception réelle de sa propre action sur le monde dans la production d'objet : la transformation de la matière en objet-valeur et salaire), marchandises qu'on est prêt à acquérir, objets contenant la désirabilité, la valeur d'acquisition. Car il manquera toujours de l'argent qui sera toujours désirable quantitativement et on bavera toujours sur ceux qui en possèdent plus que vous pour les jalouser. C'est là un moyen pratique de dépenser son énergie excédentaire de manière auto-gérée quoiqu'elle oblige au salariat, rotative et auto-alimentée, car on n'aura jamais l'argent que l'on souhaite — sinon qu'à marcher sur la tête de ses congénères : c'est dire la valeur de la morale, quantitativement, dont vous vous serez imprégné — ; on ne sera jamais aussi riche que les riches desquels on ne sera jamais admis du fait qu'on n'est pas né la cuillère à la bouche et la timbale aux dents de lait d'argent. Pour autant, on voit que ces « rêves » fonctionnent très très bien comme moyens de soumission.

Cette structure caractéro-musculaire permet aussi de ne pas comprendre ce qui se passe réellement et de répondre à cette question lancinante : « Que faire ? » par cette réponse qui n'en est pas une « C'est pas possible ». La tâche semble si imposante vue de près ou vue de loin, si pesante à soulever, si compliquée à organiser et si complexe à socialiser, que les bras vous en tombe avant même d'avoir émis l'hypothèse d'une solution... ou alors en rêve. C'est bien foutu. Et si vous désirez, collectivement, entreprendre quelque chose qui consiste d'abord à cesser d'aller au travail qui transforme votre temps en salaire et en objet-valeur, et de trouver des moyens d'organiser cette autre possibilité d'emploi de la vie, collectivement puisqu'un tel projet ne peut être qu'un objet social et non plus individuel ; si vous entreprenez, dis-je, un tel projet qui est extrêmement facile à initier — s'arrêter et organiser cet arrêt — il y a de forte chance que des « gens

d'armes » dont la morale est plus rigide encore que leurs balles ou leur matraque, secourront ceux qui doivent, dans un tel projet, être secourus : ceux qui payent ces gens d'armes pour les secourir et l'organisation structurante centrale qui les payent par la bande : l'État. L'inertie de la structure musculaire est puissante tandis qu'elle oblige à l'immobilité.

Cuirasse de la valeur

Le fait que les objets ne sont pour la majorité plus produits que par des machines, c'est-à-dire que le temps vivant n'y injecte plus sa substance, diminue proportionnellement la valeur qui en est extrudée, le sur-prix. Et d'autant moins cette valeur disséminée dans une multitude d'identiques se retrouve en un point central, d'autant moins quoi qui se fasse est rentable et d'autant moins aussi, se crée de valeur dans le pot commun de son océan. La contradiction réside en ceci : puisque c'est le temps vivant qui crée la valeur et que la machine n'est pas du temps vivant, il faut malgré tout maintenir au travail ce temps vivant, les gens qui créent ces objets, tout en minimisant au maximum leur coût, de sorte que la valeur, la plus-value, reste tant soit peu identique à elle-même.

Mais cela n'est pas si possible que cela, du fait que les gens ne sont pas tout à fait d'accord, malgré le matraquage de la morale (l'acceptation de ces conditions de vie et l'appétence artificielle pour des produits artificiels du point de vue de la socialité réelle entre les gens) et des gens d'armes, l'espionnage et la *pub* (j'aurais du énoncer cette liste dans l'autre sens : *pub*, espionnage et gens d'armes). De plus, le revers de cette contradiction est qu'il faut que les gens achètent, c'est-à-dire qu'ils détiennent de l'argent, acquit par le salaire, la transcription relative du temps vivant qu'ils consacrent à la création d'objets, au travail — seule socialité réelle qu'ils vivent, du matin au soir, baignant dans cette morale dont je parlais à l'instant.

Et malgré une productivité devenue cent fois supérieure en une vingtaine d'années, on va les obliger à accepter l'augmentation de la durée de la vente de leur temps vivant, en repoussant le moment d'accès à leur « retraite » pour laquelle, rappelons-le, ils cotisent toute leur vie de salariat, ou autre. C'est que cette substance vivante essentielle pour la valeur, pour donner de la valeur aux objets, le temps vivant doit stagner dans un réservoir docile de disponibilité, d'une part ; et d'autre part, on doit grignoter sur la prévention et les demi-salaires différés (la retraite et la « protection sociale »), puisqu'il ne reste plus que cela comme substance réelle de temps qui puisse être ponctionné dans la constitution de la valeur.

Voilà pour le côté « valeur de production ». Maintenant, voyons du côté de la « valeur de distribution ».

Dû à la compétition effrénée qu'ils entretiennent entre eux, il y a une quantité incroyable d'objets sur le marché et récupérer de la valeur de leur achat, oups, de leur vente, demande de l'astuce, nous le savons bien, et il y a de très grandes écoles qui consacrent leur enseignement à créer l'illusion et les hallucinations sociales

adéquates, avec des cours délivrant une panoplie de justifications économiques génialement opportunes, et des présentations impressionnantes de sérieux, d'aplomb et de pertinence costumée. C'est que ces objets n'étant plus créés par le temps vivant, le temps humain, que lors de leur seule conception et seulement que par des machines, il n'y a été injecté que très peu de ce temps, du travail, comme âme de valeur. Vous comprenez certainement, que plus le nombre d'objets est important, moins il y aura de valeur dans chacun d'eux, d'autant plus le « travail » vivant qui a été nécessaire pour les créer est moindre. Dès lors, il faut injecter dans le *produit* sans âme, une âme qui sera cette *désirabilité* dont je parlais il y a peu. D'un point de vue ultime, il n'y aura plus que la désirabilité d'un produit, la valeur d'acquisition, qui soit créatrice de valeur « ajoutée »... mais cela n'est pas possible car l'idée a besoin de la matière pour se réaliser.

Comme cette valeur est l'âme de cette société, la capitaliste — le capitalisme —, âme qui se gonfle sans fin de sa propre matière pour se mesurer à elle-même afin de mesurer sa réalité, la réalité du monde se vide : les prix montent, car ils n'ont plus de valeur. Mais pour autant, elle perdure. Si elle perdure, c'est qu'elle doit détenir des vertus qui satisfont ceux qu'elle maltraite avec tant d'indifférence. Il s'agit précisément de cette « désirabilité » qui permet d'en supporter les inconvénients comme « naturels », sinon même, indispensables.

J'ai osé faire le rapprochement entre la cuirasse caractérielle de Wilhelm Reich et cette désirabilité qui s'oriente vers la vacuité des objets pour en réaliser la valeur, pour faire des « produits » sa condition de vie. La cuirasse caractérielle « *correspond à la globalité des attitudes caractérielles qu'un individu développe comme défense contre les excitations émotionnelles. Elle est la résultante neuro-musculaire comme adaptation de la personne à la rigidité de son environnement affectif (correspondant pour le moins, aux bons-soins qu'elle n'a pas reçus), un compromis totalement intégré tant du point de vue de la musculature que du système nerveux entre les pulsions d'allant vers le monde, et ce que celui-ci lui tolère de plaisir et sous quelle forme.* »

Valeur et sexualité

Nous savons tous, sans peut-être vraiment l'admettre tant cette emprise sur les consciences a quelque chose de visqueux et de vicieux, que la publicité, l'image qui habille une marchandise, prend essentiellement pour point d'appui la sexualité et, bien sûr, pas sous son aspect le plus sain. En matière de pub, lorsqu'on veut attirer l'attention d'un public, la solution majeure qui est adoptée, devant la violence, est la sexualité camouflée par la marchandise. La sexualité camouflée est du même ordre que la pub qui camoufle l'ensemble des rapports sociaux que contient une marchandise, tant dans les rapports de production que de distribution, de création de la valeur dans la production et la création de valeur dans la distribution, cette dernière étant précisément d'en donner une à des balivernes.

Le détail le plus piquant qu'on reconnaît moins, est que cette sexualité que la pub fait jaillir en ne posant la sexualité (le fait d'être doté d'un des deux sexes, et des spécificités qui correspondent à chacun d'eux) que sous la seule forme d'*image* accolée à la marchandise, est précisément celle qui ne doit pas apparaître — et que la pub ne veut pas voir apparaître dans la réalité — dans la sexualité pour être satisfaisante, en ceci qu'elle joue sur la *peur du plaisir*, le possible d'une satisfaction entrevue dans le lointain d'une lorgnette utilisée à l'envers, par le gros bout, ayant pour appui, justification et source d'excitation qui se manifestent à tout instant, la cuirasse caractérielle.

C'est une éducation.

Si la valeur n'est pas ou quasiment jamais remise en question dans la relation entre les personnes, c'est parce qu'elle satisfait quelque chose : elle possède une vertu. Ce quelque chose doit être très précieux, tant qu'on lui accorde une valeur, laquelle on est prêt à monnayer, malgré et envers le fait que l'on soit tributaire d'une autre valeur, celle qu'on va chercher au salariat, pour pouvoir l'acquérir.

Et ceux qui se posent la question de savoir en quoi la *valeur* est quelque part satisfaisante, ne sont pas compris, ou sont rejetés par ceux qui croient en *cette* vertu — la satisfaction qu'elle apporte sans que cette satisfaction soit réellement identifiée — : la valeur.

Karl Marx a décortiqué le processus qui donne de la valeur aux objets d'un point de vue assez mécanique, et a sans doute hésité à intituler le chapitre 2 du *Capital* du « Le fétichisme de la marchandise », « Le fétichisme de la valeur », car cette démonstration mécanique manque de l'âme de la personne qui y participe. Isaac

Roubine montre bien, dans son livre « *Essais sur la théorie de la valeur de Marx* », d'où émane, dans la *relation sociale* qui crée la marchandise, la valeur, mais en restant encore une fois du point de vue de la mécanique de cette création : le temps transformé en cette chose qui apporte, *ultérieurement*, une satisfaction en s'en défaisant contre des objets. Il n'est rien dit en quoi, malgré l'ensemble de l'outillage disponible à ceux qui subissent la valeur à la fois comme théorie, comme principe et comme établissement, pourquoi les gens continuent d'aimer, *par le fait*, la valeur ; il n'est dit, nulle part, pourquoi les gens continuent de la créer.

J'en arrive à la conclusion que les gens se porte au travail pour transformer leur temps en valeur pour acquérir de la monnaie qui va pouvoir *transborder leur affectivité* sur des objets, des marchandises, des objets de distribution, de sorte que les relations réelles qu'ils entretiennent ensemble, comme vie sociale, ne se passe plus que par l'intermédiaire de ces objets, et cela seulement ; et ce transbordement est bien évidemment sexué. En d'autres mots, la valeur ne part pas, comme du temps de Marx ou de Roubine, de la création de l'objet, mais aujourd'hui de son *acquisition* ; et c'est la raison pour laquelle le capital n'est pas mort et ne fait que mourir sans jamais mourir : les gens l'entretiennent de vive action pour profiter de la vertu de la valeur qui réside dans la satisfaction qu'ils éprouvent de l'acquérir en vue d'acquérir à leur tour des objets. La pub le sait bien ; encore qu'une pharmacopée adéquate aide à l'affaire et que la peur instillée dans le sang d'une catastrophe provoquant une terreur, aussi magistrale qu'illusoire, soit comprise avec l'à-propos indispensable par des gens qui ont *déjà* perdu l'âme de leur vie.

Mais comment les gens créent-ils de la valeur ? En créant des objets dans lesquels ils injectent le temps vivant de leur existence et s'en désolidarisent (encore qu'ils vont acheter ceux que leurs copains ont « fait » pour eux) en échange d'un salaire. Qu'importe que des poisons, tels que la dioxine ou autres *chimisteries*, ou encore les divers et variés produits issus de l'industrie nucléaire de l'École des Mines et ceux issus du *génie* génétique, volontairement dispersé ou non, nous rendent méconnaissables tant ils provoquent de déformations physiques à notre être et ceux d'autres animaux et plantes, qu'importe s'il s'agit d'obtenir un salaire en créant des objets qui sont le support de cette valeur et de ces déformations pourvu qu'on ait un *salaire* ! Cela rend idiot, on le sait, mais on persiste, puisqu'il reste au bout du bout, ce fameux salaire qui permet d'acquérir les objets sujets de tant de désir.

Où que nous allions, que nous nous trouvons, nous ne rencontrons plus que des gens qui ont une mission — *salariée* ! — à accomplir, avec le sérieux qui sied à l'affaire : ce ne sont plus des gens, ce sont des objets. Les gens ne se sourient plus, ne se parlent plus ; les femmes, devenues objet sexo-idéologique, font tête basse lorsqu'on les croise ; ici, nous n'avons que des tronches fermées, que l'on dérange dans les raisons (il n'y en a qu'une et une seule : le salaire) pour lesquelles ils sont ici, dans tel endroit, présents, raisons faites de buts, d'accomplissements,

d'impératifs : nous retrouvons exactement à quoi sont destinés les objets *dotés* de valeur, car en tant qu'objets, les objets ne se parlent pas entre eux, et n'ont d'autres relations que l'échange qu'ils représentent de valeur, ici la marchandise, là l'argent, la marchandise des marchandises à laquelle on octroie la *valeur* de l'existant.

Nos enfants apprennent à respecter la marchandise et à l'imiter, généralement dans la soumission à la violence (l'anti-thèse du plaisir) : être des objets échangeables qui se vendent, s'auto-vendent ! contre un salaire, avec un belle CVétique, un laïus de pub et des brevets de bonne conduite acquis au cours de plusieurs années d'écrase-fesses, de la *préparatoire* à la *terminale*, pour continuer à l'Université qui dispense des trucs qui n'ont rien d'universel, sinon que la production, la gestion de la production (les « relations humaines »), la logistique et la distribution (la pub !) des marchandises. Et on parle de « lois de la République », non pas comme des lois du bon-vivre ensemble, mais bien de celles relatives à la protection de la marchandise et de sa valeur, avec les agents *ad hoc* pour en inculquer, matraque et flash-ball à l'appui, les effets aux mécontents.

Comprendre le système qui régie cet ensemble social, cette société régentée par la structure musculaire rigidifiée devant le plaisir – qui est sans objet sinon que son partage —, présente des difficultés pour les personnes qui s'y sentent intégrées ; il suffit pourtant de faire un pas de côté (comme de refuser sciemment d'aller au travail) pour s'apercevoir de ses vacillations, de ses fragilités, de son « rien », finalement, autour desquels elle tourne sa roue de fortune. Je vais tenter d'en jeter deux mots.

L'*angoisse* est une émotion, au même titre que le plaisir, la colère, la nostalgie, la tristesse, mais c'est une émotion qu'il est extrêmement aisé de provoquer puisqu'elle est la source de ce qui maintient en vie, qui se protège ainsi soi-même. Le plaisir, au contraire, est indispensable, comme allant au monde, ce qui fait qu'on est curieux de ce qui se passe autour de soi et comme satisfaction. Mais alors que le plaisir, dis-je, va vers le monde, l'angoisse s'en retire, l'angoisse est une émotion centripète : elle contracte la musculature, soit pour amoindrir le coup à venir, soit pour se protéger du coup à venir. Lorsqu'on apprend à l'enfant que le plaisir reçoit des coups comme récompense (c'est l'éducation actuelle qui permet à la marchandise de se transformer en plaisir, en soulagement : le *pseudo-bon-soin* de la marchandise), cet enfant comprend le plaisir comme une source d'angoisse.

Mais, concomitamment, l'*énergie* de ce plaisir, de cet allant au monde, s'il se change en énergie propre à l'angoisse pour s'en protéger et se protéger du plaisir comme angoisse, a *besoin* (et non « désir ») de *se* vivre ; elle se vit alors comme « angoisse-plaisir ». Proposez une marchandise comme désir après l'avoir transformé (la pub !) en besoin et vous retrouvez la même satisfaction dans la forme correspondant au *cadre de l'angoisse-plaisir* : en dehors de soi et non plus en soi, par soi et pour soi. Si

cette angoisse est « existentielle » (elle l'est *toujours en image* dans le cadre de l'angoisse-plaisir), elle devient insupportable et l'on fera tout, je dis bien « tout », pour s'en débarrasser, et à *tout prix* ; être placé dans une situation d'angoisse quasi-permanente, rend apte à un très grand nombre de concessions où on sait que l'on est perdant, *fatalement*. Il suffit donc d'induire l'*individu* à se détacher, d'abord, de son entourage affectif de sorte qu'il perde tout repère de comparaison par la discussion collective des problèmes, de lui induire, donc, une angoisse, le plus tôt possible, pour proposer ensuite une solution « sociale » à cette angoisse de sorte qu'il trouve un autre point de repère solvant dans l'objet. Du fait que cet objet détienne un caractère « social », il acquière une valeur, sinon par le temps qui a été consacré à sa création, au moins dans le *désir* qu'on en a, désir qui demande la satisfaction de la possession et n'a pour prix solvant que son âme.

La discrimination de la pertinence des objets désirés n'a aucune importance vis-à-vis du nombre que nous composons, notre multitude, à laquelle une multitude d'objets correspond, bien entendu, du moment où ils sont désirés ; cette discrimination s'opérant avec sa sagacité particulière, aussi bien dans la création de ces objets (et des conséquences de cette création sur l'ensemble de la vie : environnement sociale, affectif et naturel), qu'à partir des besoins changés en *désirs* qui sont ici des variantes de l'angoisse-plaisir. Et ces désirs sont relatifs à ce qu'on connaît de satisfaction possible dans notre allant au monde et à *ce qu'il propose*, socialement, selon les propres angoisses qu'il crée. On se trouve donc confronté au problème du « qu'est-ce qu'on fait, pourquoi, pour qui et comment » sans pouvoir, dans *le cadre de l'angoisse-plaisir*, trouver d'autres solutions que de perdurer ce monde, l'objet de cet article initiateur de ces cinq messages : le CAPITAL ! la valeur, le travail, la marchandise, l'argent.

L'activité humaine non changée en travail, n'a rien à voir avec le travail, chacun de nous le sait, car elle inclut pour le moins le *bon-soin*. De loin, on en perçoit la bienveillance, l'opportunité des décisions et un certain principe de précaution. Ici et maintenant, on sait que les intérêts particuliers, lorsqu'ils regardent la société, passent *après* les intérêts collectifs. On ne voit pas de solution à ce problème de transformation — que d'aucuns trouvent inique, étrangement orienté et soustractif, spoliateur — *individuellement*, sinon qu'à mettre en péril sa vie dans la solitude, la détresse et l'abandon de tout et de tous. Cette solution sera donc collective. J'espère en avoir débroussaillé quelque peu le chemin, éclairé les aspérités qui jonchent son sol et montré du doigt la richesse de son Graal.

Mais cette « cuirasse caractérielle » est ce qui maintient cette société en marche... et nul ne peut s'en débarrasser, puisqu'elle est « l'adaptation optimale à un monde sexuellement débile » incrustée dans le système neuro-végétatif et musculaire ; on n'y verrait pas d'issue. Pourtant, oui il y a une issue : car il existe deux aliénations, qui sont présentes en tous car elles englobent tout, dont on peut revendiquer

l'exécution ou bien la disparition, que tout un chacun peut prendre sur soi, car la solution de ces deux aliénations sera toujours positive : je veux parler *du travail à travers la pollution* que génère ce labeur borné dont on commence à prendre conscience d'une part et d'autre part de la sauvegarde de la satisfaction de vivre enfantine de l'enfance par le *bon-soin*, qui une fois arrivée à l'âge adulte saura alors trouver d'autres solutions plus efficaces et radicales à ces deux problèmes fondamentaux.

Il faut discuter beaucoup pour savoir comment résister aux ordres qui vont à l'encontre de nos vœux.